

A propos de...

S'il est une chose que j'ai apprise de cette étrange aventure d'écrire, c'est avant tout celle-ci : la liberté de l'auteur, telle que j'ai pu l'éprouver, ne réside pas dans l'invention de figures, de décors et d'intrigues, mais dans l'écoute et l'accueil de personnages venus un jour à ma rencontre, chacun porteur d'une histoire singulière, traversée par quelques-uns de mes questionnements et quelques-unes de mes obsessions.

La liberté réside alors dans le choix de poursuivre, ou non, cette inexplicable rencontre, et de lui donner vie. Ainsi en a-t-il été, une fois encore, avec *Le dernier gardien d'Ellis Island*.

En août 2012, je visitais à New York Ellis Island, aujourd'hui transformée en un musée de l'Immigration, à quelques brasses de la statue de la Liberté. Comment expliquer la fulgurante émotion dont j'ai été saisie dans ce lieu chargé du souvenir de tous les exils ?

Comment expliquer l'état second, à la fois vertige et apnée, dans lequel j'ai parcouru ce lieu pendant des heures, des pièces, couloirs et escaliers déserts, aux salles où s'accumulent objets, souvenirs et photos ?

Migrants, émigrants, immigrants. Transit. Des mots toujours chargés d'une actualité aiguë. Quelques semaines plus tard, sans que j'aie, à un seul moment, pensé ou même souhaité écrire quoi que ce fût à ce sujet, cette histoire s'imposait.

Tous les personnages de ce roman sont fictifs, à l'exception de trois d'entre eux, qui ont marqué ce lieu de leur passage, mais avec lesquels ce livre a pris les plus grandes libertés.

Il s'agit d'Arne Peterssen, le marin norvégien, dont on ne connaît que le nom. Il fut le dernier immigrant à passer par Ellis Island en novembre 1954, à la veille de la fermeture du centre. Je me suis permis d'imaginer une partie de son histoire.

Luigi Chianese, l'interprète italien, n'a jamais existé, mais il a emprunté quelques jalons de sa carrière à Fiorello La Guardia (1882-1947), qui exerça comme interprète à Ellis, puis devint avocat et maire de New York (1934-1945), et dont l'un des aéroports de la ville porte le nom.

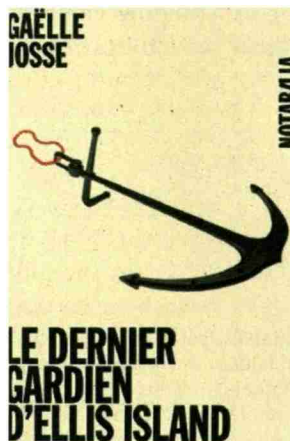
En revanche, les actes et traits de caractère qui lui sont prêtés dans cette fiction sont totalement imaginaires.

Quant à A.F. Sherman (1865-1925), il fut en effet un des employés civils d'Ellis Island. Il y a occupé un poste à responsabilités et a réalisé à titre personnel, de 1905 à 1925, quelque deux cent cinquante portraits d'immigrants, dont on peut voir une grande partie sur place. On ne dispose que de peu d'informations à son sujet ; les traits de caractère et les comportements que je lui prête sont de mon invention.

Ils traduisent le choc qui a été le mien, proche du malaise, devant tous ces visages saisis dans ce qui fut pour eux un seuil et une épreuve, devant toutes ces histoires devinées, devant ces destins réduits à de simples documents anthropomorphiques, si l'on en croit l'intention de leur auteur.

Il est exact que ces photos furent publiées dans des revues à des fins de propagande raciale anti-immigration, sans que l'on sache le rôle précis joué par Sherman dans cette démarche. Depuis, la dimension humaine et historique de ces portraits a échappé à leur photographe, redonnant enfin à ces femmes et à ces hommes leur dignité et leur mémoire. C'est la moindre des justices.

G.J.



Extrait de
Gaëlle Josse
*Le dernier
gardien
d'Ellis Island*
Editions
Noir sur Blanc,
coll. Notabilia,
2014, 176 pages

En librairie
le 4 septembre
2014

www.leseditionsnoirsurblanc.fr

L'auteure sera présente au Livre sur les quais à Morges, du 5 au 7 septembre 2014